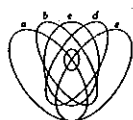


*Cahiers de l'Association  
lacanienne internationale*

*Le corps,  
qu'entendez-vous  
par là ?*



Journées du 22 et 23 septembre 2001  
à l'auditorium Saint-Germain, Paris

## Miroir et angoisse face à la perte de l'image

Marie-Christine Laznik

*« Souvent je m'arrête, éberluée, devant cette chose incroyable qui me sert de visage... Rien ne va plus. Je déteste mon image: au-dessus des yeux, la casquette, les poches en dessous, la face trop pleine, et cet air de tristesse autour de la bouche que donnent les rides. Peut-être les gens qui me croisent voient-ils simplement une quinquagénaire qui n'est ni bien, ni mal, elle a l'âge qu'elle a. Mais moi, je vois mon ancienne tête où une vérole s'est mise dont je ne guérirai jamais. »*

*a – Simone de Beauvoir*

À propos de la ménopause, Simone de Beauvoir a beaucoup écrit sur son expérience personnelle et, en particulier, sur sa propre détresse face au vieillissement. Dans le deuxième volume de *La force des choses*, elle parle de sa vie entre quarante-deux et cinquante deux ans où cette question occupe une grande place.

Pour Beauvoir, la vieillesse est associée à une perte de séduction physique, et donc à la perte d'amour.

Simone de Beauvoir va connaître une histoire d'amour avec un homme plus jeune : Lanzmann, avec qui elle vivra. Pendant six ans, cet homme va être un parfait rempart contre l'angoisse de la vieillesse.

En 1958, Simone de Beauvoir a 50 ans et c'est la fin de sa relation avec lui. Elle mettra longtemps pour sortir de la dépression qui va suivre, entièrement parcourue par le thème de la vieillesse.

Charles Melman « Que veut une femme? », 1978 « La prévalence chez une femme de la demande d'amour se justifie par ce souci d'être reconnue en tant qu'une, voire unique (c'est à dire la une) », et Melman qui ajoute que la douleur essentielle tourne autour de la privation du trait qui aurait pu « garantir sa féminité, la protéger des caprices de l'interlocuteur, des circonstances ou de l'âge. [...] Privation du trait qui aurait pu assurer la cohésion d'une image de soi volontiers inquiète et exposée à d'extravagantes sensations dysmorphiques ».

En reparlant de l'année de ses 50 ans et de cette séparation avec son amant, Simone de Beauvoir se souviendra qu'Elsa Triolet et elle-même avaient en commun un trait: l'horreur de vieillir. Un jour Sartre – faisant allusion au début de *Cheval roux*, où la narratrice est si atrocement défigurée par une déflagration atomique qu'elle dissimule ses traits sous un bas – avait demandé à Elsa Triolet comment elle avait eu le courage de s'imaginer avec un visage d'épouvante. « Mais je n'ai qu'à me regarder dans une glace », avait-elle répondu. Sur le moment, Simone de Beauvoir s'était

dit qu'elle se trompait, qu'une vieille femme n'était pas une femme laide. Plus tard, en repensant à cette histoire, elle écrivit: « *Aux yeux des autres, soit; mais pour soi-même, passé un certain seuil, le miroir reflète une femme défigurée. Maintenant je la comprenais.* »

Charles Melman rappelle la privation du trait « qui aurait pu assurer la cohésion d'une image volontiers exposée à d'extravagantes sensations dysmorphiques. » Il ne s'agit pas de psychose mais d'une psychopathologie de la vie quotidienne, plus particulièrement courante chez les femmes au milieu de la vie.

Et pourtant, en France les autobiographies de Beauvoir sont des best-sellers; elle jouit d'une renommée internationale. En tant qu'écrivain, elle est certainement l'une des femmes les plus célèbres au monde.

Ici se trouve explicité la division chez une femme entre son être de sujet – qui peut au milieu de la vie connaître une grande puissance phallique – et sa féminité, sa capacité de séduction dans le rapport à l'Autre, de l'autre sexe. L'écrivain de Beauvoir va très bien; c'est la femme en elle qui souffre.

#### *Le complexe de la « femme déchet »*

Un ouvrage paru en 1996, aux USA décrit les résultats d'un groupe de travail ayant réuni 26 femmes âgées de plus de 58 pour parler de la nouvelle femme âgée.

Les femmes conviées à cette rencontre n'étaient pas n'importe qui. Chacune jouissait d'une reconnaissance nationale pour son travail dans les sciences, les arts ou en politique. C'étaient des femmes qui s'occupaient très bien d'elles et à qui la vie souriait. Néanmoins, durant l'une des deux longues rencontres qu'elles ont eu – elles restaient chaque fois cinq jours ensemble à discuter – elles en sont venues à forger le complexe de la « femme déchet ». Le terme en anglais est *the bag-lady complex*. *Bag lady* est une expression d'argot qui veut dire sans domicile, destituée, en général des femmes âgées qui hantent les rues de la ville en portant leur hardes dans des sacs (*bag*) de supermarché: leur peur de se retrouver seules, malades et pauvres. Les auteurs de l'article soulignent leur stupéfaction en rencontrant ce noyau de détresse chez des femmes exceptionnellement pourvues. Des femmes qui, sur les photos du livre se montrent bien plus jeunes et plus brillantes que la moyenne des femmes de leur âge. Les auteurs appellent cette femme-déchet la sœur – jumelle de l'ombre – de l'autre, celle qui est brillante, belle et en bonne santé.

A mon avis cette part d'ombre et de détresse chez une femme vient de la place d'objet « a » qu'elle a à occuper auprès d'un Autre, seul garant de son identité féminine. Le regard de cet Autre, confère à cette femme – en tant objet « a » – une valeur phallique. Mais, désinvesti, cet objet peut choir en place de déchet. Cette détresse est de structure et ce n'est qu'en abdiquant de son identité de femme que l'on pourrait, peut-être, se débarrasser de sa jumelle de l'ombre. Il ne nous semble pas qu'il s'agisse là de conditionnement social et que l'on pourrait fabriquer des femmes autrement.

La part d'ombre qu'une femme porte en elle ne se livre que dans des conditions particulières. Récemment, une journaliste et une sociologue ont réussi à faire parler cette sœur jumelle de l'ombre, dans un certain nombre d'interview qu'elles ont réalisées avec des femmes d'une certaine notoriété, autour de la cinquantaine. Elles en ont fait un livre: Elles croyaient qu'elles ne vieilliraient jamais, où cette part d'ombre crie sa détresse, en particulier face aux changements de l'image du corps. Même si les auteurs ont parfaitement protégé l'anonymat de ces femmes, nous savons que ce sont, dans leur majeure partie, des femmes en vue, belles et au top de leur carrière.

Interrogées sur le dynamisme ou la force de vivre des nouvelles quinquagénaires, elles auraient sûrement parlé d'elle-même de façon très positive. Les deux choses sont vrais, mais pas au même registre.

Si Beauvoir se sent choir comme déchet, la séparation d'avec Lanzmann n'y est, peut-être, pas seule en cause. Sartre occupe pour elle une place d'Autre. Or, à cette époque, Sartre vient d'entamer une relation avec une très jeune fille, Arlette El Kaïm, a dix-sept ans en 1956 quand elle rentre dans la vie de Sartre pour ne plus en sortir. Nous savons qu'il en sera l'amant mais surtout qu'il l'adoptera et en fera sa légataire testamentaire.

Nous pensons que, par rapport à cette jeune fille, à son image et à la place qu'elle va occuper pour Sartre, Simone de Beauvoir vivra une détresse qui n'est pas sans présenter une certaine analogie avec celle de la belle-mère de Blanche Neige, dans le sens le plus tragique du terme: la détresse d'une femme à qui le miroir dit que maintenant c'est la petite qu'il préfère.

### *Histoire psychanalytique de l'image du corps*

Puisque des femmes à la ménopause connaissent une telle détresse par rapport à la perte de leur image corporelle, il est indispensable de reprendre la question de la constitution de cette image, du point de vue psychanalytique.

Dès son séminaire sur le transfert, Lacan prend le miroir comme métaphore du regard de l'Autre, (A), de l'Autre parental sur le réel de l'organisme du bébé permettant la constitution de son corps propre, préforme de son image spéculaire. Dans son séminaire sur l'angoisse (1962), Lacan redessine le schéma optique.

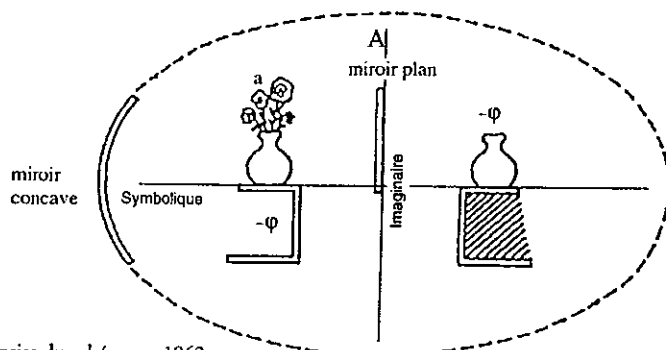


Fig. III: reprise du schéma en 1962

Ce dernier modèle est tout à fait essentiel pour la clinique de la crise du milieu de la vie. Si dans l'image spéculaire il n'y a pas de représentation de l'investissement libidinal – figuré ici par le bouquet que Lacan appelle objet « a », une femme ne peut se voir dans le miroir que manquante. Ce qui lui permet de voir son image corporelle phallicisée, c'est à dire investie libidinalement, c'est le regard-voix de l'Autre ou de celui qui veut bien en occuper la place: le mari Amoureux ou l'Amant. Il est de clinique courante, et surtout au milieu de la vie, qu'une femme trouve, telle Simone de Beauvoir, surtout des causes de dépit dans l'image que son miroir lui renvoie. Un partenaire aimant pourra lui redonner, par le brillant de son regard – ce qu'hier matin Hiltenbrandt appelait cette petite étincelle: le regard qui illumine la scène – ou le timbre de sa voix, l'assurance que son image est tout à fait recevable, voir même réjouie cet Autre qu'il veut bien venir incarner.

Si nous nous souvenons que l'image spéculaire de la fig. III présente aussi le rapport au semblable, nous voyons figuré que ce ne sont pas les petits autres, les autres femmes, qui peuvent assurer une femme de son image. Même quand elle ne fait pas l'objet d'une remarque désobligeante: « *tu as l'air fatigué, ma chérie, tu ne devrais pas travailler autant* », elle risque de ne voir chez l'autre que les atteintes de sa propre image.

Dans *Les Mandarins*, Simone de Beauvoir décrit bien cela. Si, à quarante ans, Anne l'héroïne, se trouve trop vieille, c'est à cause de l'image spéculaire des autres femmes de son âge: « Les miroirs de verre sont trop indulgents: c'était ça le vrai miroir, le visage de ces femmes de mon âge, cette peau molle, ces traits brouillés, cette bouche qui s'effondre, ces corps qu'on devine curieusement bosselés sous leurs sangles. Ce sont des vieilles peaux, pensais-je et j'ai leur âge ».

#### *la voix comme miroir*

Dès sa naissance, bien, avant le stade du miroir, le nouveau né entend dans la prosodie de la voix maternelle qu'il est investi libidinalement par elle; qu'il est l'objet perdu de sa jouissance. La mère indique par sa voix, comme par son regard, qu'il la comble de joie, qu'il a une valeur phallique à ses yeux. Elle occupe alors pour lui, la place de S ( $\mathcal{A}$ ), place de la jouissance de l'Autre en tant que marqué par un manque.

Hier matin, Jean-Paul Hiltenbrand rappelait que « dès les premiers instants de sa venue au monde, le corps est happé dans le regard de l'Autre, soumis d'entrée à sa jouissance ». Là se trouve la condition pour que ce corps trouve son assise comme corps socialisé, dans les cas les plus favorables, disait-il.

Nous avons remarqué que, dans les formules de la sexuaction, Lacan inscrit S ( $\mathcal{A}$ ) comme une des directions vers laquelle ( $L\mathcal{A}$ ) femme tend.

Dans le séminaire *Encore*, Lacan traduit cela en disant que ( $L\mathcal{A}$ ) femme n'est pas toute dans la jouissance phallique, qu'elle pourrait avoir accès à une jouissance proprement féminine, la jouissance de l'Autre, celle que connaissent les mystiques. Nous laisserons de côté, pour cette étude sur la ménopause, la question de la jouissance mystique, puisque qu'elle ne concerne que quelques femmes, capables d'y accéder.

Nous traiterons ici d'une forme plus triviale, journalière même dirions-nous, du rapport de  $L\mathcal{A}$  femme à la jouissance de l'Autre. Telle que nous venons de la définir pour le bébé, sauf que maintenant elle s'adresse à la voix-regard de l'amant. Quand l'image qu'une femme cherche dans le miroir-voix n'est pas relayée par un être aimant, elle peut devenir une pure instance persécutrice.

Dans l'histoire de la petite fille, le père est venu se substituer à cette place d'Autre, garant de la valeur libidinale de son image. Le refus qu'il devra lui faire et du pénis et du bébé, pour cause d'interdit d'inceste, n'aura pas la même répercussion sur son identité féminine si elle lit dans le regard-voix paternel que son image réjouit ses yeux. Mais même un père aimant ne peut garantir éternellement la valeur libidinale de l'image de sa fille. Un Amoureux pourra prendre la relève à cette place Autre.

Même à une femme vieillissante, un homme peut trouver d'innombrables charmes. L'objet réel, sa qualité plastique esthétique, n'est pas primordial dans la qualité finale de cette unité illusoire constituée au regard de l'Autre qui est l'image réelle:

On peut contempler, au Musée d'Art Ancien de Bruxelles, quelques « nativités » de peintres primitifs flamands dont l'iconographie intéresse notre sujet. On y voit, couché sur la paille, entre le père et la mère agenouillée, un nouveau-né dont la mai-

greur et la laideur, ainsi que la couleur verdâtre, rappellent celle des nourrissons prématurés. Néanmoins ce détail n'est visible qu'à l'observateur attentif, car les regards de ferveur des personnages parentaux entourent de telle sorte la petite figure qu'ils occultent sa pâle réalité. Et, pour qu'aucun doute ne puisse subsister quant à sa majesté, le corps de l'enfant est entièrement nimbé d'or. C'est bien d'une image idéalisée qu'il s'agit, centre d'investissement et objet d'amour.

Certaines femmes n'ont aucun regard d'homme aimant qui puisse jouer ce rôle. Si elles veulent continuer à s'assurer de la brillance phallique de leur image leur destin est alors bien cruel. C'est le cas de la belle-mère de Blanche Neige et de Cruella, qui se transforment en sorcières.

#### *Témoignages de femmes sur leur image du corps*

Les féministes américaines sont celles qui se sont le plus intéressées à la question de la ménopause. Un des groupes le plus actif est celui du collectif de Boston. Malgré ses convictions féministes, le collectif a entendu des témoignages intéressants de femmes.

1°- Une femme de 45 ans parle de son expérience douloureuse auprès d'un homme plus jeune qui ne voulait que son amitié. Elle avait entendu ce rejet sexuel comme étant lié à son âge et s'était mise à se voir sur un mode très dévalorisant. Elle pensait que, puisqu'elle vieillissait, plus personne, surtout aucun homme, ne pourrait l'aimer. Cette souffrance avait été réparée par l'amour et l'attention d'un autre homme. Depuis qu'elle l'avait rencontré, elle avait un tout autre regard sur elle-même: « *c'est comme si, quand je regardais dans le miroir, je voyais un personnage différent – comme si toute mon apparence externe avait changé à mes propres yeux, pouvant être reconstruite ou démolie par le regard d'un autre.* » Mais elle se reprochait de dépendre ainsi de ce regard d'un homme; comme si elle n'avait pas, avoir à l'intérieur d'elle-même, de quoi se soutenir toute seule.

On ne peut que souscrire à la vérité de ce texte. Contrairement à l'espoir de Ernest Jones, il n'y a pas une identification primaire de la fille à la mère. Certes l'identification à un trait du père reste acquise, sous forme d'Idéal du Moi, de façon définitive par le sujet. Ce trait d'identification le sujet le garde, comme son ombre, attachée à son pied. Si cela peut fournir une identité au sujet, ce n'est pas son identité féminine.

Une femme de 65 ans, remariée depuis 5 ans, dit: « *C'est agréable d'être appréciée. Je peux dire, par la manière dont il me regarde, qu'il aime mon visage et mon corps, avec l'âge qu'ils ont.* »

#### *Les relations entre femmes*

Comment se protéger contre cette place de déchet, d'objet a désinvesti libidinalement? Selon le collectif, certaines lesbiennes vont être moins concernées par les transformations de leur image corporelle – la prise de poids, le vieillissement – que les femmes hétérosexuelles. Ce serait une solution pour se réconcilier avec son image. En voici un témoignage: « *Quand je suis devenue lesbienne, mon image du corps a changé. Le corps de mon aimée était semblable au mien (...) notre amour était basé sur un respect mutuel, les corps venaient après. Je me regardais dans le miroir quelques années après notre rencontre et rien ne semblait avoir changé. Mes seins tombaient plus, étaient moins proéminents. Mais, c'est surtout le sentiment à l'intérieur de moi qui avait changé: mes seins faisaient partie d'un tout; Il n'était pas un objet à entrevoir, ni à découper.* »

Il est vrai que le désir masculin, pour se soutenir, va par de brefs regards opérer des découpes sur le corps féminin. Une femme, suffisamment assurée par ailleurs de son être de sujet, peut se prêter à ce jeu. Mais on comprend aisément qu'une autre, plus fragile, puisse vivre cette découpe d'un objet « a » sur son corps comme une boucherie, surtout quand les parties visées ne présentent plus la fraîcheur d'avant; c'est tout son être qu'elle pourrait, alors craindre de voir chuter comme déchet.

Beauvoir, à la fin de sa vie, dans sa relation à une autre femme, avait enfin été débarrassée des angoisses dysmorphiques concernant le vieillissement de son image corporelle.

#### *La demande de chirurgie esthétique*

Un roman de Madeleine Chapsal, *L'embellisseur*, vient, à plusieurs moments, toucher des questions qui nous intéressent :

Justianne vient d'avoir quarante ans, elle rencontre alors Jean-Marc, photographe, dix ans plus jeune qu'elle,

Ce qui a plu à cette femme de quarante ans, c'est ce regard que le jeune homme, photographe, a eu sur elle: « Elle aima l'image que le garçon avait prise d'elle, donc qu'il voyait. Ne lui avait-il pas affirmé qu'en photographie comme en peinture, on représente ce qu'on a détecté derrière l'apparence? »

Nous pourrions dire que la photo cesse alors d'être une pure image virtuelle, dans le champ spéculaire, pour intégrer la brillance phallique que l'objet photographié possède au regard de l'Autre. Face à ce type de photo, une femme se retrouve alors tel le bébé porté devant le miroir qui ne voit pas son image spéculaire, (-), mais le brillant dans le regard de celui qui le porte. Brillant qui auréole son image, lui attribue une valeur phallique. Regard qui, hier matin, J.-P. Hiltenbrandt disait pouvoir envelopper le corps, le cerner de son halo, confirmant à la fois l'illusion d'unité et fondant la dynamique libidinale.

Nous pouvons comprendre qu'une femme puisse s'attacher à Celui qui lui offre une pareille image d'elle-même.

Nous savons que l'objet « a » a une fâcheuse tendance, désinvesti, à se retrouver en place de déchet. Le danger est sûrement réel quand ce ne n'est que le visage ou le corps d'une femme qui est investi comme objet « a » par l'amoureux. Si tel semble être le cas dans ce roman, ce n'est sûrement pas la seule possibilité.

À l'approche du vieillissement, Justiniane se séparera de son jeune amant non sans une grande souffrance

La dissymétrie du destin homme/femme face à la question du vieillissement est soulignée: « *Un corps d'homme ne vieillit pas comme un corps de femme, il se contente de changer sans se déprécier. Imperceptiblement, les golfes en haut du front se creusent; il présente un peu de ventre, en buveur de bière qu'il est; deux rides dites viriles se forment autour de sa bouche. Mais si son amant accuse ainsi la prise d'âge, ça ne le rend que plus séduisant.* » L'investissement phallique de la beauté du corps concerne le corps féminin. D'un homme, on attend qu'il montre qu'il n'est pas sans en avoir, du phallus. Et, à l'apogée de sa carrière, cela lui est plus facile; sauf pour ce qu'il en est du pénis, simple avatar du phallus. Et encore, quand ce dernier défaille, ce n'est que dix ans après qu'une femme a connu sa crise du milieu de la vie.

Comme un homme ne vient pas tenir cette place d'objet a dans le désir, ce vécu de déchet, à l'occasion d'une séparation n'est réservé qu'aux femmes. Mais toutes ne sont pas semblable face au vieillissement, certaines semblent vouloir si auto détruire

– « À qui crois-tu qu'elles en veulent à ce point, pour s'autodétruire ? » demande Justianne, que ce constat rend pensive.

– « À leur mère, peut-être, ou à leur père, qui n'ont pas su leur dire, au moment clé de leur développement : Tu es la plus belle, ma chérie, et tu le seras toujours... »

Cette parole de l'Autre primordial nous semble être en effet décisive sur la possibilité d'une femme à se maintenir belle.

#### *d – Les nouvelles formes du charme après la ménopause\**

Hélène Deutsch – la psychanalyste qui a écrit dès 45 sur la ménopause – attribue le succès tardif de Ninon de l'Enclos auprès des hommes à ce qu'elle appelle ce narcissisme féminin, véritable eau de Jouvence. Pour Hélène Deutsch, une des méthodes les plus favorables pour surmonter le désastre de la ménopause consiste à savoir se faire aimer de façon continuelle, méthode qui caractérise les femmes d'une structure nettement narcissique ».

Mais comment font-elles pour tenir cette position quand le réel du corps sonne à la porte de l'âge avec ses inéluctables altérations ?

#### *Les autres formes possibles du charme*

Martine Lerude dans son texte *Belle ou pas belle*, une question analytique entrouvre une possibilité en proposant de penser que l'investissement narcissique le l'image du corps n'est qu'un des versants possibles de l'identification phallique d'une femme : le versant imaginaire. Il y aurait donc un autre versant possible à cette identification phallique, le versant symbolique. Il y aurait des signifiants spécifiques de l'idéal du sujet qui seraient reconnus en tant que tel par le partenaire amoureux. Pour Martine Lerude, une femme peut investir cette dimension symbolique de façon particulièrement créative : « elle peut avoir de l'esprit, de l'humour, inventer son art du bien dire, trouver un style de discours et faire valoir une parole qui lui permette de tenir cette place d'idéal phallique ».

Pour essayer d'appliquer la proposition de Martine Lerude, nous pourrions dire que Ninon de Lenclos, a su moduler son identification phallique en passant d'un versant à l'autre. Jeune, et belle, elle pouvait s'appuyer sur le versant imaginaire et se soutenir de l'image idéalisée du corps féminin i (a), ce qui était sûrement promu comme idéal phallique. Elle savait – comme toutes les grandes courtisanes – combien de cette place d'Idéal elle pouvait être aimée des hommes. Mais elle ne s'est pas laissée réduire à une image. Très jeune elle a su manier aussi le versant symbolique du phallus. Elle se savait porteuse d'un signifiant spécifique de l'Idéal paternel : elle chantait en jouant du luth, l'instrument de son père. Elle cultiva par la suite l'art du bien dire au point que Voltaire, ayant eu le privilège de fréquenter son salon – quand l'âge lui avait enseigné à jouer surtout du versant symbolique – la comptera parmi les femmes philosophes. Nous pouvons dire qu'elle avait atteint là à un Idéal phallique.

1 S. de Beauvoir : (1963) *La force des choses II*, Éd. Gallimard, folio, Paris, 1972.

2 Ch. Melman : « Que veut une femme ? », in *Ornicar, Bulletin du Champ freudien*, n° 15, Éd. Navarin, Paris, 1978, p. 33-34.



- 3 de Beauvoir S.: (1963) *La force des choses II*, Éd. Gallimard, folio, Paris, 1972.
- 4 Downes P. Tuttle I, Faul P. Mudd V.: *The new older women*. Berkeley, California: Celestial Arts Publishing, 1996. Cité par Kaufert et Lock.
- 5 Webster's *New World Dictionary*
- 6 Voir annexe que présente un résumé de ces questions théoriques. Elles sont le fruit d'une dizaine d'années de nos recherches sur les problèmes de la non-constitution de l'image du corps et du narcissisme primaire dans la clinique de l'autisme, donc, pour mieux spécifier comment notre lecture de Lacan nous a permis d'arriver là.
- 7 M.-C. Laznik : « La voix comme premier objet de la pulsion orale », in *Langages du très jeune enfant*, la revue *Psychanalyse et enfance* du Centre Alfred Binet, Éditions du Monde Interne, septembre 2000, France, p. 101-117.
- 8 Doress-Worters P. B., Laskin Siegal D.: *The new Ourselves, Growing Older*, pub. By Simon & Schuster, New York, 1974. p. 43.
- 9 Doress-Worters P. B., Laskin Siegal D.: *The new Ourselves, Growing Older*, pub. By Simon & Schuster, New York, 1974.
- 10 Op. cit. p. 44.
- 11 Chapsal M.: *L'embellisseur*, Éditions Fayard, 1999.
- 12 Nous pouvons penser que pour les rois de France, le charme de M<sup>me</sup> de Maintenon ou de Diane de Poitiers ne se réduisait pas à leurs appâts physiques.
- 13 Deutsch H.: *La psychologie des femmes étude psychanalytique*, P.U.F., Paris 1967, vol. II. p. 407-408
- 14 Lerude M.: « Belle ou pas belle, une question analytique », in *Bulletin de l'Association freudienne internationale*, n° 76, 1998.